

ville dans son ensemble qui est au centre du questionnement. C. Siwicki examine en particulier les réponses de Sénèque, Martial et Tacite à la transformation urbaine de Rome à cette époque. En développant les idées avancées dans les chapitres précédents, C. Siwicki constate que la façon dont ces auteurs caractérisent le développement du paysage urbain est révélatrice et influencée par une série d'attitudes connexes à l'égard de l'environnement bâti historique. Il lui semble ainsi que la restauration innovante avait généralement tendance à être accueillie positivement, que la destruction des bâtiments existants pouvait souvent être perçue comme un événement positif, et qu'il n'y avait pas de sentiment de nostalgie pour les structures perdues en tant que reliques architecturales du passé. Dans la conclusion, C. Siwicki résume son enquête. Il souligne que les raisons de la séparation entre l'identité historique des édifices romains et leur existence physique doivent encore être discutées. Toutefois, il suggère dans une ultime discussion, que le manque de prestige généralement accordé aux architectes pourrait être un facteur expliquant le traitement de leurs réalisations. En définitive, tout en proposant d'écarter les hypothèses traditionnelles, Christopher Siwicki présente une recherche à la fois innovante et convaincante, dans laquelle il interprète minutieusement les témoignages archéologiques et textuels choisis. Son étude remarquablement structurée lui permet de clarifier ses hypothèses, d'une part de restauration innovante et d'autre part de séparation catégorique entre la valeur historique et la structure physique des bâtiments romains. En cela, il esquisse une approche cohérente de la restauration des édifices publics de Rome durant les six décennies comprises entre 64 et 120 ap. J.-C., malgré la difficulté du sujet. Car il est en effet difficile d'estimer la portée et l'ampleur des restaurations anciennes effectuées sur des superstructures aujourd'hui disparues ou mal conservées ; nombre de bâtiments ont été modifiés à des dates ultérieures, tandis que d'autres ne sont plus que des noyaux de brique et de béton, dépouillés de leur décor. Ces facteurs combinés entravent singulièrement l'évaluation des changements physiques et visuels apportés à ces structures lors de leur restauration. De ce point de vue, un site comme Pompéi, où les édifices publics mieux conservés étaient en cours de reconstruction lors de l'éruption du Vésuve, constituerait sans doute un meilleur cas d'étude que la ville de Rome. Cependant, ce travail, portant sur l'évaluation des réponses romaines à la restauration plutôt que sur les processus techniques de réparation des bâtiments, ne pouvait être réalisé qu'en confrontant les preuves matérielles et les sources littéraires. À cet égard, les cas d'étude envisagés fournissent des données nouvelles : si, à première vue, ils semblent contredire le postulat de départ, ils donnent finalement du poids à l'approche privilégiée par l'auteur, en éclairant à la fois les intentions supposées de la restauration romaine ainsi que sa réception. L'ouvrage se termine par une bibliographie, un *index locorum* et un index général.

Julien ADAM

Anne BAUD et Gérard CHARPENTIER (Dir.), *Chantiers et matériaux de construction de l'Antiquité à la révolution industrielle en Orient et en Occident. Actes du colloque tenu au château de Guédelon (23-25 septembre 2015)*. Lyon, MOM Éditions, 2020. 1 vol. broché, 21 x 29,6 cm, xv-285 p., nombr. ill. coul. (ARCHÉOLOGIE(S), 3). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35668-068-6.

Ce volume, fruit d'un colloque tenu au château de Guédelon en 2015, marque l'aboutissement d'un « thème transversal » de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon), portant sur le « chantier de construction ». Il s'adresse au premier chef aux médiévistes, mais il nous a néanmoins paru opportun de signaler aux lecteurs de *L'Antiquité Classique* quelques contributions relevant de l'Antiquité. E. Laroze explore les avantages économiques et logistiques d'une rationalisation poussée de la conception constructive (standardisation des blocs de grès, dès la production en carrière, pose, assemblage des blocs et techniques de liaison), dans le cadre de la construction de sanctuaires, en Égypte ptolémaïque et romaine (p. 13-28). Suit une étude de marques sur terres cuites architecturales de la région Rhône-Alpes (J.-Cl. Béal, C. Chamoux et A. Schmitt) confrontant épigraphie, pétrographie et analyses chimiques (p. 29-51). J. Tardieu et R. Royet se penchent pour leur part sur la mise en œuvre de l'architecture de galets, matériau peu étudié, plutôt employé en soubassement ou en sablière basse dans l'Antiquité, pour la région Rhône-Alpes (p. 53-73). G. Charpentier nous emmène à Yanouh (Nord Liban) et livre une belle étude de « carrière de rempli », identifiant avec précision l'exploitation de matériaux de construction provenant d'un lieu de culte païen d'époque hellénistique et romaine abandonné, lors de transformations successives d'un espace de culte chrétien, à la fin du V^e s., dans la première moitié du VII^e s. et à l'époque médiévale (p. 75-93). Enfin, J. Seigne nous livre une passionnante description des vestiges et des étapes de la reconstruction *in situ* d'un moulin hydraulique associé à une installation de sciage datant du VI^e s. à Jerash, en Jordanie ; une remarquable initiative associant archéologie expérimentale (avec ses leçons techniques), formation sur projet (au Lycée professionnel E. Delataille à Loches, Indre-et-Loire) et mise en valeur de site (p. 223-243). Le volume se referme sur une instructive conclusion générale (p. 283-285). La réalisation éditoriale est parfaite.

Laurent THOLBECQ

Anne KOLB (Ed.), *Roman Roads, New Evidence – New Perspectives*. Berlin, De Gruyter, 2019. 1 vol. relié, 24,5 x 17,7 cm, VII-434 p., 160 fig. n./b., 20 fig. coul. Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-061869-3.

L'objectif de ce volume, qui réunit une vingtaine de contributions, est défini en ces termes : « reassessing current research on the construction and use of the Roman *viae publicae* in a combined historical and archaeological perspective » (p. 17). Telle était donc l'ambition du colloque organisé en 2017 à Zurich et dont ce volume est le fruit. Il s'agissait aussi de mettre en lumière un certain nombre de recherches menées sur les réseaux viaires durant la décennie précédente, sur tout le pourtour de la Méditerranée, dans, mais aussi, et c'est certainement l'une des originalités du volume, sur ses extensions naturelles hors des limites de l'Empire (Gandhara, Péninsule arabique). Avec son réseau de 100 000 km de voies carrossables principales et de 200 000 km de voies secondaires, Rome déploie sur son territoire un outil et un symbole d'exercice de son pouvoir, assurément jusqu'à l'époque de Justinien, au moins dans la partie orientale de l'Empire. Par contraste, seules 8 000 des bornes milliaires qui jalonnaient ces voies nous sont parvenues. Le volume est ainsi l'occasion de faire un point rapide sur le projet d'édition systématique de ces bornes, dans le cadre du *CIL XVII Miliaria Imperii*